Enrico MONTANARI, *Fumosae Imagines. Identità e memoria nell'aristocrazia repubblicana*

Rome, Bulzoni Editore (« Mos Maiorum. Studi sulla tradizione romana », 2), 2009, 259 p., 21 cm, 19 €, ISBN 978-88-7870-423-7.

Christophe Badel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/8272>

DOI : 10.4000/rhr.8272

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2014

Pagination : 499-502

ISBN : 978-2-200-92912-1

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Christophe Badel, « Enrico MONTANARI, *Fumosae Imagines. Identità e memoria nell'aristocrazia repubblicana* », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 3 | 2014, mis en ligne le 03 novembre 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/8272> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhr.8272>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

Tous droits réservés

Enrico MONTANARI, *Fumosae Imagines. Identità e memoria nell'aristocrazia repubblicana*

Rome, Bulzoni Editore (« Mos Maiorum. Studi sulla tradizione romana », 2), 2009, 259 p., 21 cm, 19 €, ISBN 978-88-7870-423-7.

Christophe Badel

RÉFÉRENCE

Enrico MONTANARI, *Fumosae Imagines. Identità e memoria nell'aristocrazia repubblicana*, Rome, Bulzoni Editore (« Mos Maiorum. Studi sulla tradizione romana », 2), 2009, 259 p., 21 cm, 19 €, ISBN 978-88-7870-423-7.

- 1 Le titre de cet ouvrage peut sembler trompeur car les *imagines*, les masques de cire portés lors des funérailles des nobles romains, ne constituent pas véritablement le cœur de l'étude. Professeur d'histoire des religions à l'Université La Sapienza à Rome, Enrico Montanari a l'ambition de réfléchir sur l'émergence de la personne dans la Rome antique, à partir de la *persona*, le masque de théâtre. Dans son étude, il se place clairement dans la lignée de Marcel Mauss et de son étude sur *Le « personnage » et la place de la « personne »* (1950). C'est cette filiation qui l'amène à comparer l'*imago* et la *persona*, les deux masques connus dans la société romaine. Il le fait dans une perspective historico-religieuse car il défend une interprétation religieuse de l'*imago*, qui fait d'ailleurs débat. Afin de compléter son analyse, il s'intéresse aussi au *cognomen*, le surnom, qu'il considère comme un équivalent sémantique de l'*imago*. De manière logique, son livre s'articule donc en trois groupes de chapitres, consacrés à l'*imago* (chap. 1-3), à la *persona* (chap. 4-6) et au *cognomen* (chap. 7), pour se terminer sur un dernier chapitre conclusif qui revient sur l'évolution du mot *persona* dans la culture latine. En réalité, ces chapitres ont déjà paru, pour la plupart, sous la forme d'articles

mais leur rassemblement dans un même ouvrage révèle leur homogénéité intellectuelle.

- 2 Les trois premiers chapitres sur l'*imago* (p. 39-106) permettent à E. Montanari de développer sa conception religieuse et en particulier funèbre de ce masque car il se focalise sur son rôle dans les processions funéraires. Dans une culture qui n'élaborait pas de mythe, à la différence de la culture grecque, le défilé des masques des ancêtres, portés par des acteurs, exerçait la fonction d'un « *mito vissuto* », véhiculant les grandes valeurs de la romanité. L'auteur les compare au flamine de Jupiter qui apparaissait comme une véritable statue vivante du dieu, ce qui explique les nombreux tabous le concernant. Leur force était redoublée par l'oraison funèbre, la *laudatio funebris*, qui rappelait les exploits des ancêtres familiaux. De façon vraisemblable, il date l'apparition du *ius imaginum* – qu'il faudrait d'ailleurs appeler *ius imaginis* si l'on veut rester fidèle à la formulation cicéronienne – de la période suivant les lois licinio-sextiennes (367) et il rejette avec raison la théorie de Lucrezi voulant que ce droit ait été réservé au patriciat jusqu'aux Gracques.
- 3 Les chapitres suivants consacrés à la *persona* s'intéressent en fait aux premiers pas du théâtre romain (p. 107-184). En réalité, la pratique du masque de théâtre était rare à Rome et réservée aux acteurs de l'atellane qui pouvaient conserver leur statut civique par ce moyen. Comme en Grèce, le théâtre romain se situait dans un contexte religieux, puisque les représentations avaient lieu lors des jeux, mais les Romains se montrèrent toujours réticents face au dionysisme, au cœur du théâtre hellénique. E. Montanari s'intéresse surtout à un genre dramatique purement romain, la *fabula praetexta*. Souvent composé à l'occasion des funérailles, consacré à un grand épisode de l'histoire romaine, ce type de pièce exaltait généralement les grandes figures de la noblesse. Certains passages s'apparentaient à la *laudatio funebris*, ce qui explique le rapprochement proposé par E. Montanari avec la *pompa funebris*.
- 4 L'unique mais long chapitre sur le *cognomen* (p. 185-220) permet de compléter le schéma explicatif de l'auteur. Pour lui, le surnom aristocratique apparaît comme une véritable transcription sémantique de l'*imago* dans la mesure où il rappelle souvent les traits physiques du noble, visibles sur son masque. Dans les deux cas, ils se transmettent héréditairement dans la famille. Une analyse détaillée de ces surnoms met en valeur un tournant dans les usages au IV^e siècle, où les surnoms « géographiques » rappelant l'origine régionale de la *gens* se raréfient, laissant la place à des surnoms « de dérision », forgés en général par le peuple et prouvant la reconnaissance du regard populaire par la nouvelle noblesse patricio-plébéienne.
- 5 En guise de conclusion, un dernier chapitre (p. 221-239) revenant sur la *persona* opère un renversement inattendu. On considère généralement que le mot *persona* a d'abord qualifié le masque de théâtre avant de désigner le personnage théâtral puis la personne au sens juridique du terme. E. Montanari estime au contraire que la notion juridique existait dès le V^e siècle alors que le masque théâtral ne peut être antérieur au IV^e siècle, date de l'apparition du théâtre à Rome. Toutefois, le terme proviendrait bien à l'origine du mot étrusque *phersu*, désignant un acteur intervenant lors des jeux funèbres.
- 6 Passionnante, appuyée sur une documentation très riche, la thèse de l'auteur n'en pose pas moins des problèmes, dans ses prémisses comme dans ses articulations. Le caractère religieux, plus particulièrement funèbre, des *imagines* se révèle plus postulée que démontrée. Leur présence dans la procession funèbre ne suffit pas à l'établir et de nombreux indices vont dans le sens contraire. Les masques ne suivaient pas le défunt

au tombeau et se trouvaient rangés dans des armoires situées dans l'atrium de la maison. Ils n'y faisaient l'objet d'aucun culte. De manière très fine, Florence Dupont a fait remarquer qu'ils étaient du côté de la vie, non de la mort, et que le qualificatif de « funèbre » s'avère totalement erroné. Parce que les ancêtres (*maiores*), dont les *imagines* conservaient le souvenir, faisaient l'objet d'un culte annuel, E. Montanari en déduit le caractère religieux des masques. Mais ces cérémonies familiales avaient lieu sur le lieu du tombeau, non devant les *imagines*.

- 7 Le rapprochement des *imagines* avec les *personae* apparaît tout aussi problématique. Sur ce sujet encore, Florence Dupont a émis des propositions très pertinentes et il est dommage que cette auteure soit absente de la bibliographie. L'*imago* conserve le souvenir d'un magistrat détenteur d'une *dignitas*, une dignité à la fois sociale et morale, alors que l'acteur, très méprisé, n'en possède aucune. Sous la forme de l'éloquence, le magistrat va énoncer un discours dont il est l'auteur alors que l'acteur n'est que le porte-voix d'un autre. Fait gênant, les acteurs des pièces prétextes, centrales dans la réflexion d'E. Montanari, ne portaient pas de masque. Enfin, de manière paradoxale, sa reconstitution de l'évolution des significations du mot latin *persona*, où le masque perd son caractère fondateur, nous semble affaiblir la théorie de Montanari.
- 8 Pareillement, l'articulation entre l'*imago* et le *cognomen* apparaît trop rigide, même si elle contient une grande part de vérité. Assurément, le surnom comme le masque concourent à l'élaboration de l'identité familiale mais on ne peut considérer que l'un soit le reflet de l'autre. Comme le montre E. Montanari lui-même, les *cognomina* nobiliaires font référence à bien d'autres éléments que les seuls caractères physiques. D'autre part, ils sont utilisés dès le v^e siècle alors que les *imagines* n'émergent que dans la deuxième moitié du iv^e siècle, aux dires de l'auteur lui-même.
- 9 Toutefois, ces réserves face au schéma global de l'ouvrage ne doivent pas faire oublier les analyses très éclairantes qu'il contient sur les diverses expressions de l'identité nobiliaire à la période républicaine. En particulier, il montre très bien comment, par la conjonction des masques, des oraisons funèbres, des surnoms et des pièces prétextes, les grandes familles mettent en valeur une vertu qui résume leur identité à leurs yeux comme à ceux du peuple. Elles procèdent ainsi à une véritable « tippizzazione », la réduction de leur essence à un type de vertu. Le rôle des *fabulae praetextae* dans cette stratégie a été rarement montré avec autant de finesse et d'originalité. Ce processus aboutit à la création d'une tradition familiale – nommée « continuité verticale » par l'auteur – qui s'impose aux membres du groupe. À propos des *Junii*, E. Montanari indique comment la valorisation du modèle de Brutus, le tombeur de la royauté, dès le iii^e siècle, a lourdement pesé sur l'attitude du « Libérateur » en 44.
- 10 De la même façon, le décryptage de l'usage des surnoms aboutit à des conclusions fortes sur la logique de leur formation comme sur l'impact des lois licinio-sextiennes et l'intégration des plébéiens dans la classe dirigeante. À propos de Scipion l'Africain, premier sénateur à porter un surnom triomphal, Tite-Live rappelle que les surnoms pouvaient être conférés par l'armée, le peuple ou la famille (30, 45). Fort de cette référence, E. Montanari peut ainsi moduler les interprétations des *cognomina*. Dans son analyse du tournant du iv^e siècle, il montre comment l'apparition des surnoms de « dérision » n'est que le reflet de la formation de la *nobilitas*. Les patriciens modérés et les nouveaux nobles plébéiens acceptèrent que le peuple intervienne dans la formation de leurs surnoms, chose que le patriciat traditionnel n'avait jamais acceptée.

- 11 Telle est la richesse de cet ouvrage : il permet au lecteur d'opérer une véritable « plongée » dans les mentalités nobiliaires de la République romaine.
-

AUTEURS

CHRISTOPHE BADEL

Université de Haute-Bretagne – Rennes II.